

lecteurs au courant des débats que va provoquer cette motion, qui marque une phase toute nouvelle dans le droit public et constitutionnel anglais.

J. A. MOUSSEAU.

COURRIER D'ONTARIO.

Voulez-vous, lecteurs, que nous cautions, cette fois, à bâtons rompus, de mille et une choses plus ou moins intéressantes, plus ou moins gaies, plus ou moins frivoles, etc...? Il fait bien chaud pour risquer en ce moment un entretien suivi, toujours sur le même sujet, toujours dans les limites de la question, comme disent les hommes parlementaires, et il arrive toujours un moment, moment sérieux et critique, où force est bien de vous interrompre pour flanquer une tripotée à quelque insolent maringouin travaillant à creuser dans vos chairs des voies de communication... avec l'intérieur.

Voulez-vous d'abord que nous gravions bien dans nos souvenirs l'âge des hommes marquants de notre époque, à l'étranger? Voici d'abord M. Thiers, autrefois journaliste, autrefois historien, autrefois ministre de Louis-Philippe, allié de M. Guizot, puis chef d'opposition contre M. Guizot, et aujourd'hui enfin devenu chef du pouvoir exécutif de la République française: quel âge a M. Thiers?—M. Thiers à 74 ans. Certes, ce n'est ni la vigueur du corps, ni l'énergie de l'esprit, ni la vivacité de l'intelligence qui manquent à ce vieillard de 74 ans. Je suis sûr qu'il resterait ferme au poste d'honneur et de responsabilité qu'il occupe, si la majorité consentait seulement à l'appuyer. Mais peut-il compter sur cette majorité? Le pourra-t-il longtemps? J'en doute pour ma part. Car je doute qu'après les folies révolutionnaires et les scandales révoltants donnés en spectacle au reste de la France, et à l'Europe entière, par la Commune de Paris, je doute, dis-je, que la République puisse accommoder la nation française. Depuis la déroute de l'empire, après la capitulation de Sedan, il y a eu assez de désordre, assez d'anarchie, dans les sphères administratives pour que la France ait soif d'ordre, de calme et de tranquillité. Si la République hésite à lui donner tout cela, comme en 1848, la France ne tardera pas à se donner un maître comme en 51.

L'Empereur, ou l'homme de Sedan, qui est tombé de son trône en fumant des cigarettes; l'Empereur, qui, au dire d'un correspondant américain, fait tirer les cartes à l'Impératrice afin de tâcher d'éclairer l'avenir sur le sort qui leur est réservé, l'Empereur est un homme de 63 ans.

Le roi de Prusse, cette bonne pâte d'homme, si attaché à son auguste épouse, si pieux envers le ciel dans toutes ses dépêches officielles durant la guerre; le roi de Prusse, qui a reçu à Sedan l'épée de Napoléon III, a l'âge de M. Thiers, 74 ans. Bismark, son chancelier, a 57 ans, Von Moltke 70, et Von Roon 68.

Le prince Gortschakoff a 71 ans. Lord Russell a près de 80 ans. M. Disraeli, 66; M. Gladstone, 63; M. Guizot, 80; M. DeRémusat, 74; M. St. Marc-Girardin, 70; M. Dufaure, 73; Victor Hugo, 69; Crémieux, 75; et Jules Favre, 62. Le duc de Nemours a 57 ans, le prince de Joinville, 53; le duc d'Aumale, 49; le comte de Paris, leur neveu, fils du duc d'Orléans et par conséquent héritier en ligne directe de Louis-Philippe le comte de Paris a 33 ans. M. Gambetta, qui a fait tant de bruit à la délégation de Bordeaux, pendant la guerre, n'en a que 32. Le comte de Chambord, fils du duc de Berri et de la princesse Marie-Caroline, et partant héritier de Charles X, a 51 ans. Jules Simon a 57 ans, Lord Granville, 56, et Louis Blanc, 58.

Oh! la, la!

L'autre jour,—je dis l'autre jour, mais il y a de cela près de deux mois, il y avait dans le comté de Sullivan, New-York, un brillant mariage. Après la cérémonie, le déjeuner, etc., une nombreuse escorte d'amis accompagna les heureux époux à la gare du chemin de fer, où... la mariée et l'un de ses oncles partirent pour un tour de noces, après avoir galamment souhaité au mari "bonne santé et bien du plaisir."

Cela vous paraît difficile à avaler, n'est-ce pas? Je vais vous faire pénétrer le secret de la chose. Le mari est un homme d'affaires endiablé, un de ces coureurs d'argent qui écrivent le soir sur leur calepin: "perdu dix minutes, aujourd'hui." Or, il paraît qu'à l'époque de l'année où il avait pris femme, il lui était impossible de s'absenter sans risquer de faire des pertes considérables. Naturellement, l'amour du gain fut plus fort chez cet Américain que le plaisir d'accompagner sa femme; celle-ci, pauvre petite, ne voulant pourtant pas se priver d'un tour de noces (qu'en auraient pensé ses bonnes amies?) prit vaillamment la résolution de s'embarquer avec son oncle....

C'est la lune de miel qui a dû faire piteuse mine!

La Commune de Paris, qui nous a habitués aux délégués de diverses espèces, avait oublié celui-là: délégué du mari auprès de la femme en tour de noces.

Des écrivains se sont attachés à comparer les dépenses encourues par l'Angleterre pendant les soixante-sept ans de guerre qui se sont écoulés, à partir de 1788 jusqu'en 1855, avec ce que coûte à la France la guerre désastreuse de 1870-71; et voici à quels résultats ils sont arrivés: les soixante-sept années de guerre coûtent à l'Angleterre 1,500,000,000 de louis, ou, en moyenne, un peu plus de 22,000,000 de louis par année, c'est-à-dire environ 85 louis par minute, pendant la période entière.—En 1870, la guerre, commencée entre la France et l'Allemagne le 15 juillet, s'est terminée en février 1871; ce qui fait un laps de 227 jours. Or, pour ce laps de 227 jours, la France est forcée de payer une indemnité de guerre de £200,000,000, laquelle somme représente une dépense d'environ £600.15s. par minute. Or, il faut ajouter à cette énorme somme ses propres dépenses pendant la guerre, plus les ravages et les pertes sans nombre causés par le passage ou le séjour des troupes allemandes sur le territoire français, lesquelles pertes et dépenses peuvent être évaluées à une nouvelle somme de £200,000,000; cela fait donc en tout £400,000,000, c'est-à-dire £1,222.10s. par minute—sans compter les provinces cédées à la Prusse.

Pauvre France!

Woman, thy name is frailty!

C'est Shakespeare qui a dit cela, chères lectrices, mais ce

sont les femmes qui, tous les jours, donnent raison à Shakespeare. En voici une nouvelle preuve:—Une jeune fille, douée de fort beaux yeux et d'une très-aimable petite rente, qui devait se doubler à sa majorité, était recherchée en mariage par un fermier, d'une position de fortune des plus avantageuses pour l'endroit. De part et d'autre, les amis interposèrent d'excellents conseils, qui furent écoutés, et le mariage fut résolu. Mais pour se marier, il faut satisfaire à certaines exigences, par exemple, acheter un trousseau, des meubles, un anneau et d'autres choses encore qu'il serait trop long d'énumérer.

Ce qu'il fallait surtout aux futurs époux, c'était un ameublement; car lorsqu'on se marie, l'on n'est pas fâché de se mettre dans ses meubles. Mais pour se procurer des meubles, à bon marché surtout, il fallait aller jusqu'à la ville voisine, et le futur, qui était justement à ensemençer sa terre, ne pouvait entreprendre le voyage à la ville. Il fut convenu que la jeune fille aux beaux yeux irait elle-même choisir ses meubles: elle partit munie de son propre argent.

En arrivant à la ville, elle se souvint, la chère enfant, qu'elle avait un brave cousin, établi dans la cité, et que ce brave cousin lui donnerait sans doute d'excellents conseils pour ses achats. Elle se dirigea donc vers le bureau du cousin, qui la reçut avec le plus vif empressement. Le cousin trouva la cousine fort agréable, ce qui fit qu'il lui persuada de prendre des rafraîchissements avant de courir les boutiques de meubliers. La cousine trouva le cousin fort aimable, ce qui fit qu'elle consentit à suivre le cousin à sa résidence de garçon.

Que se passa-t-il à cette résidence? mystère! Ce que l'on sait, c'est que quelques jours après son départ du village, les amis de la jeune fille reçurent une lettre de faire part leur annonçant le mariage du cousin et de la cousine....

Depuis lors, le fermier répète tous les jours avec Shakespeare:—*Woman, thy name is frailty.* Femme, ton nom est fragilité.

Mais aussi, pourquoi diable les jeunes filles qui vont acheter des meubles à la ville, en vue de leur prochain mariage, passent-elles par chez leurs cousins?

Les jeunes filles ne devraient avoir que des oncles, et jamais de cousins....

Et encore, depuis que les oncles se font déléguer par les maris, en tournée sentimentale, je ne répons de rien.

Woman.... je l'ai déjà dit.

Il ne manque pas de questions en ce moment pour passionner les chevaliers sans peur et sans reproche de la polémique canadienne. Chaque journal a son problème, à la solution duquel il travaille avec un acharnement digne de mille succès. Il y a le programme, il y a le traité de Washington, il y a le mouvement industriel, à la tête duquel s'est mis vaillamment l'*Opinion Publique*, mais il y en a un autre, qui a pu passer inaperçu sous vos yeux, mais qui n'en appelle pas moins pour cela l'attention philosophique de vos lecteurs. Le voici, tel que formulé dans le *Messenger Canadien*, de Granby, numéro du 2 juin courant:

"M. Morrison, de cette localité, a une génisse de 2 ans à huit trillons. Donneront-ils tous du lait?"

Comprenez-vous, lecteurs, avec quelle profonde anxiété l'observateur, le penseur ou le savant doit s'arrêter devant cette génisse de 2 ans, ornée d'un supplément de "trillons" si propre à intriguer la galerie? Sans doute, se dit-il à lui-même, en forme de monologue, sans doute, voilà les huit trillons, il n'y a pas à dire: mon bel ami!—Ils sont huit, ni plus ni moins.... Mais, DONNERONT-ILS TOUS DU LAIT?

That's the question! dirait Shakespeare.

Mystère! dirait Ponson du Terrail.

C. T.

PIE IX.

VINGT-CINQUIÈME ANNIVERSAIRE DE SON ÉLEVATION AU TRÔNE PONTIFICAL.

Vidit ainos Petri....

Dans ce jour trois fois mémorable, qu'il nous soit permis, à nous catholiques, de contempler de préférence, au milieu du groupe de personnages historiques qui jouent un certain rôle dans le monde, une figure que nous connaissons tous, que nous entendons louer tous les jours, vers laquelle nous nous tournons souvent de concert avec l'univers entier, je veux parler du saint vieillard du Vatican, de l'immortel Pie IX. Il est le dernier des Papes dans la chronologie, mais impressionnant de tous les siècles. Jamais cœur aux sentiments plus nobles ne battit dans la poitrine d'un mortel; jamais intelligence plus vive et plus éclairée n'illumina un front humain; jamais volonté plus ferme et plus droitement dirigée ne se fit remarquer; jamais ne se rencontra un caractère plus conciliant, une âme aux aspirations plus pures; jamais notre œil ne s'est arrêté sur un visage plus aimable et plus riant.

Chose inouïe dans les annales de la papauté, Pie IX a vu les années de Pierre. (a) C'est un événement assez important pour que nous cautions un peu de l'heureux Pontife qui vient d'être l'objet de cette prédilection divine.

Je pourrais vous entretenir de ses œuvres éclatantes, de ses Encycliques, de son Syllabus, de son Concile Œcuménique; je pourrais vous dire comment il s'est montré le père des peuples, comment il s'est montré le père des âmes, comment il a été un vrai martyr, et comment il a représenté son Dieu sur la terre vis-à-vis des sociétés civiles et religieuses. Mais ceci nous entraînerait trop loin. Je vais me contenter de constater avec vous, dans une courte esquisse biographique, quels grands desseins la Providence avait sur cet auguste chef de la Catholicité, et comme il est facile de voir le doigt de Dieu à chaque pas que notre héros fait dans la vie.

L'enfance, l'âge mûr et la vieillesse de Pie IX (b); ses actes passés et ses actes présents se lient, comme les anneaux d'une chaîne d'or, pour soutenir le sens de nos considérations. Dès sa plus tendre jeunesse, chacun peut voir en lui le germe des grandes vertus et des hautes qualités qui constituent ce que l'on appelle un héros. Les suaves émotions qui agitent son cœur pur; les pieux élans de son âme vers l'Infini; la dignité de son esprit que ne bouleversent pas les fantômes creux et les idées extravagantes sorties des livres de la libre-pensée; son amour du devoir qui lui fait tout accepter avec une gaieté inaltérable, tout cela se reflète dans sa figure

(a) St.-Pierre, avènement au St.-Siège l'an 33.—Transfert du St. Siège à Rome l'an 41.—mort l'an 66. Pie IX, avènement au St.-Siège l'an 1846.

(b) Jean-Marie Mastai-Ferretti est né à Sinigaglia le 13 mai 1792.

comme dans une glace limpide. Sur sa physionomie angélique se lit un je ne sais quoi qui présage de sa grandeur future. Ceux qui sont chargés de veiller à son instruction ne peuvent, à cause de ce vague pressentiment, se défaire d'un certain sentiment de respect et d'estime à sa vue. Au point qu'un jour l'inspecteur de l'Université impériale de France qui venait à Volterra constater les succès du jeune étudiant, frappé de ses manières et de son apparence, demanda des renseignements sur son compte. La réponse ne manquant pas d'être flatteuse, l'inspecteur reprit d'un ton positif et convaincu: *Voilà un jeune homme qui ira loin, pour peu que les circonstances le favorisent.* La prédiction s'est-elle réalisée?

Tu es jeune encore, Mastai, grandis en science et en sagesse. Suis toujours cette étoile fortunée qui te guide si sûrement dans la voie des grands. Obéis à cette voix secrète qui te commande de conserver intacte la robe de ton innocence, et qui te presse d'acquiescer les trésors inestimables des plus rares vertus. Courage!

Il rêve un avenir magnifique, ce brave jeune homme; mais le succès répondra-t-il à ses espérances? Tout autre que lui s'abandonnerait au désespoir, puisqu'une cruelle et impitoyable maladie entrave ses projets. Mais cela lui importe peu! Docile aux volontés célestes, et confiant en l'efficacité des prières, il fait monter tous les jours vers la patrie des élus, comme un suave encens, des supplications que le Dieu de bonté ne saurait rejeter. Sa foi à toute épreuve et sa persévérance lui obtiennent la faveur sollicitée, et joyeux il satisfait son inclination inspirée pour l'état ecclésiastique, vaste champ où le ciel le conduit pour l'accomplissement de ses desseins. Je ne m'arrêterai pas à réfuter cette honteuse calomnie qui fait ici de Pie IX un membre des sociétés secrètes. Pie IX, dans une touchante allocution, y a répondu. Grâce à Dieu, a-t-il dit, une pareille pensée ne m'a jusqu'à présent traversé l'esprit.... J'en atteste le ciel, ce seul nom me fait frémir d'indignation! Et tout récemment, du reste, ses ennemis eux-mêmes ont reconnu cette accusation comme dénuée de fondement.

Parvenu à un âge plus avancé, Mastai ne dément pas sa conduite primitive. Loin de là, il ne fait que la perfectionner par des œuvres de toutes sortes. Dans les rangs du sacerdoce, il s'adonne à une charité qui ne connaît plus de bornes. Sa gauche ignore les dons, les bienfaits, les secours que répand sa droite. O cœur charitable! cœur héroïque! Il semble avoir entrepris d'imiter les actions du Sauveur sur la terre d'exil. Peut-être le fait-il à son insu.... Quoiqu'il en soit, la chose n'en est pas moins digne d'attention. Car la Divine Providence le fait évidemment passer par toutes ces vicissitudes pour le préparer à remplir plus tard une autre mission, celle de suprême pasteur des troupeaux du Seigneur. Elle veut, à n'en pas douter, lui faire connaître les fidèles et les besoins des fidèles qu'il réunira sous son sceptre pontifical. Elle veut engendrer dans la population un ardent amour pour celui que couronnera la tiare. Et, par conséquent, le voyons-nous, poussé par un zèle immense, fonder des hôpitaux, remettre sur un bon pied des hospices négligés jusqu'alors, entr'autres Tata Giovanni, parcourir les coins et recoins de la grande capitale du monde catholique et les autres villes des Etats Pontificaux, consoler en passant une malheureuse qui lui communique ses chagrins et ses soucis, adresser un mot de courage et d'espoir au laborieux mercenaire plié sous le poids du travail, entrer dans l'humble maisonnette du pauvre qui gémit dans la misère, offrir des secours pécuniaires, donner de l'emploi à l'ouvrier désemparé, visiter les malades, se contenter de procurer les soins de la religion à ceux d'une condition aisée, et amener dans les hôpitaux ceux qui n'ont jamais connu la fortune. Nous le voyons ensuite parmi ses malades, administrant remède pour le corps et remède pour l'âme, portant à celui-ci l'aide de son bras, à celui-là l'aide de sa prière. Plus tard, nous le voyons, obéissant à une impulsion céleste, s'élançant sur les mers vers une terre étrangère. Le sol de l'Amérique a porté Pie IX; les forêts de notre jeune et chère Amérique ont été témoins de l'apostolat de Pie IX, alors qu'il n'était qu'humble prêtre. Oui, suivant l'exemple du Sauveur, il a annoncé la parole divine à des peuples de différentes langues, il a porté le flambeau de la foi là où ses forces ont pu le conduire. Certes, les peuples qu'il a évangélisés, Chiliens ou autres, n'oublieront de sitôt ses bienfaits signalés. Son nom ne sera prononcé par eux qu'avec amour et respect, et toutes les voix chanteront à l'envi sa charité et sa bonté incomparables.

De prêtre il ne tarda pas à devenir évêque, et bientôt après archevêque. C'est alors qu'Imola, grâce à sa sollicitude éclairée, vit ses églises embellies, ses jeunes clercs sans fortune recueillis gratuitement dans le séminaire diocésain, les aïeules s'ouvrir aux orphelins des deux sexes, l'instruction rendue accessible aux enfants des classes pauvres, les études mises en honneur, et les filles repenties trouver un refuge protecteur.

D'ailleurs, outre la patience, le courage, l'ardente foi des Apôtres, la tendre mansuétude des Saints, la perspicacité, la vigilance, la décision, outre la fierté et la générosité du gentilhomme, jointe à la fierté et à la générosité du prêtre et du saint, il est dans le caractère de Pie IX deux choses qui sont le propre des grands hommes, la sensibilité et la fermeté de cœur et de volonté. Sans la sensibilité, qu'est-ce que l'homme? Que deviennent les plus beaux sentiments dans un cœur sec? Ils sont à jamais ensevelis, une masse de fer les refoule au fond des entrailles, et l'homme froid, en société comme à contre cœur et hors de sa sphère, n'est susceptible d'aucune action vraiment héroïque. Insensible et indifférent devant les spectacles de la nature les plus grandioses, il l'est aussi devant les malheurs et les infortunes de ses semblables. Enlevez, d'un autre côté, cette fermeté de cœur et de volonté qui soutient un homme dans l'exécution d'un vaste projet, et vous aurez une momie capable de rien. Concevoir une grande pensée, projeter une amélioration difficile quoique possible, est certainement le fait d'une intelligence saine, mais ce n'est pas tout. Il faut à l'homme cette force de caractère qui lui fait conduire à bonne fin ce qu'il entreprend. Il ne suffit pas qu'un navire soit splendide ment construit, il faut qu'il soit lancé, et une fois sa carène sur les ondes, il faut qu'une forte brise vienne enfler ses voiles; autrement il ne parviendra pas à sa destination et sera partant d'une bien minime utilité. Or, notre héros possédait au plus haut point ces deux qualités.

A la mort de Grégoire XVI, l'archevêque d'Imola avait, depuis un certain temps déjà, revêtu le manteau de cardinal. Il ne lui restait donc plus qu'un degré à franchir pour arriver au pontificat.

Rappelons-nous maintenant les circonstances singulières dans lesquelles il a franchi ce degré redoutable. L'aurore du grand jour de l'élection papale a resplendi. Le conclave doit s'assembler; les cardinaux y sont appelés.... Voyez-vous